RIRES ET SOURIRES.

VII

Oui, croyons-nous, la langue humaine, cette expression supérieure de la pensée et du sentiment, dit assurément l'homme, et les différentes langues pourraient bien également dire les différentes races et les différents états de barbarie et de civilisation qui distinguent ces races.

La langue est un diagnostic sûr.

C'est pourquoi Littré lui même, tout aussi bien qu'un savant docteur en médecine et un praticien distingué, pouvait dire à tel homme, à tel peuple et à telle race: "Montre ta langue, et je te dirai qui tu es."

Les langues chargées, épaisses et lourdes ne sont pas les meilleures et constatent probablement un état maladif.

Mais ne faisons pas de haute philologie.

Contentons-nous, dans notre bavardage sur les *Rires* et les *Sourires*, de donner et d'analyser certains mots qui ont trait aux rires et aux sourires des gens qui peuvent rire et sourire autour de nous, comme nous l'avons fait pour les Grecs et les Latins du temps passé, dont les langues, du reste, vivent encore plus ou moins dans les nôtres. Car la langue d'une haute civilisation ne meurt jamais entièrement, et les modernes les plus orgueilleux, Français, Anglais et autres, pourraient bien être en plus d'un cas des geais parés des plumes du paon.

La plupart de nos langues modernes ne seraient-elles point des langues pillées, volées, ayant sous l'épiderme actuel la fibre grecque ou latine, et l'anglais, par exemple, pour être Saxon ou autre chose, ne serait-il pas la langue du plus fameux voleur de la création, une langue de pirate et d'écumeur de mer comme fut jadis celle des Carthaginois?

Nous n'entendons pas, comme de juste, dire que l'Anglais soit un voleur, et nous laissons ce soin à d'autres, puisque l'Anglais est un civilisateur de premier ordre. Nous parlons de la langue seulement, qui est un véritable pillage.

Et qui sait si l'Angleterre ne s'autoriserait pas de ces titres et de ses nombreuses possessions dans le monde pour faire de sa langue une langue universelle?

La langue anglaise, comme le peuple de ce nom, est pratique. Elle est celle du commerce et des affaires. On la parle dans tous les coins du monde. Les Américains l'ont enrichie et l'enrichissent tous les jours; et quand on a fait sa connaissance, avec l'habitude de ses règles, de ses sons et de sa prononciation, on finit par la trouver commode, facile et de bonne composition littéraire. Une jolie femme peut la prononcer sans devenir laide, et l'orateur s'y trouve parfois superbe et glorieux. La langue anglaise, somme toute, n'a pas que des grimaces.

Elle n'a pourtant pas pris aux Latins leur mot *risus* et leur verbe *ridere*.

Est-ce à dire que l'Anglais, dont la mâchoire est généralement forte, ne sache ni rire ni sourire, ou qu'il ait un rire à lui, particulier à sa mâchoire, à sa race et à sa civilisation? Car si l'Angleterre ne savait pas rire, on ne l'aurait point appelée la *Merry England*, la joyeuse Angleterre.

Oui, l'Angleterre rit et l'Anglais rit, mais peut-être pas comme un autre et pour ce qui ne causerait pas notre hilarité. Que si leur rire est naturel et humain, ce rire, pourtant, n'est pas fréquent, facile et léger. Il est lourd et sans ailes. La grâce semble lui manquer. Il est pesant et peu harmonieux comme le mot qui l'exprime, comme le mot *laugh* qui se prononce *lâffe* et qui est cousin germain de l'allemand *lachen*.

Après tout, ainsi que le prétend un philosophe de notre voisinage, l'on ne rit pas toujours comme on veut, et c'est peut-être une affaire d'humeur ou de tempérament. La bile est pour quelque chose dans la couleur du rire.

VIII

Mais si le mot anglais *laugh*, qui signifie *rire*, est lourd, épais et d'un esprit douteux; si même vous le prononcez comme en bâillant, en ouvrant démesurément la bouche, les Anglais ont pourtant le mot *smile*, qui se prononce *smayle* et qui correspond plus ou moins au mot *sourire*.

Nous avions un ami américain, membre du Congrès et fort bon orateur du reste, qui employait très singulièrement ce mot. Un *smile*, pour lui, était un *toddy*, un *grog*, même un *straight whiskey*, mais un sourire.

De cela, comme de juste, il ne faut pas conclure à de mauvaises habitudes contractées par les membres du Congrès et par les législateurs. Un *toddy* raisonnable n'est point un crime, un *grog* pris à propos a son mérite, et le whiskey national n'est maudit que par les mauvais patriotes et les buveurs d'eau. La vraie morale ne s'offense que de l'excès, et si le whiskey peut être condamné, c'est qu'il rend l'homme querelleur et méchant, et qu'il est d'un trop grand usage en politique. Tous les peuples, du reste, ont leurs liqueurs fortes, surtout ceux à qui manque le vin.

Mais le mot *smile*, prononcé à l'anglaise, est un joli mot et devient presque un sourire quand on le prononce.

A vrai dire, n'est-ce pas le mot de la femme anglaise, qui convient à ses lèvres, à sa grâce et à sa distinction?

Car si tous les Anglais ne sont pas beaux, bien que leur race soit belle, et s'ils sont trop sérieux et trop occupés pour avoir le goût du rire et le temps de rire, l'Anglaise, elle, avec son admirable carnation, ses yeux bleus et ses cheveux blonds, est une charmante créature, gracieuse et distinguée. On la dit aimante et romanesque. Elle a de la poésie dans le sentiment et le sourire. Si elle pèche, et sans crime vraiment, c'est par la base ou par les pieds, qui ne sont peut-être pas absolument parfaits et qui laissent à désirer pour la forme et l'aristocratie.

Mais c'est là sans doute une méchanceté gratuite.

Il convient aussi, puisque nous parlons de la femme anglaise, de constater que les mœurs du siècle et la civilisation ne l'ont pas plus démoralisée qu'une autre et qu'elle garde soigneusement une honnête mesure dans ses habitudes et dans son langage. Le mot *shocking!* avec un point d'exclamation, est tout particulièrement anglais, et celui de *cant* en est un autre dont la pauvre langue française est malheureusement privée.

Est-ce à dire qu'il n'y ait pas en Angleterre, dans les grandes villes comme dans les petites, dans les hautes classes comme dans les classes inférieures, ici et là, des pécheresses qui n'aient point à rougir et à se repentir, et que l'Angleterre féminine mérite le premier prix d'infaillibilité et d'immaculée conception?

Il faut reconnaître que la faiblesse est humaine partout et que partout l'on fait des faux pas.

Mais si l'on touche peut-être à la vérité en disant que l'Anglais, pour qui le vin est un étranger et presque un ennemi, trouve parfois un rire singulier ou particulier dans la bière, le gin et le rhum, il y aurait souveraine calomnie à insinuer que l'Anglaise aux yeux bleus et aux cheveux blonds, délicate autant que femme puisse l'être, n'a pas horreur de la boisson et de la liqueur forte. On va même parfois jusqu'à dire que les grandes dames connaissent la différence entre le bon et le mauvais whiskey; et les grandes villes comme Londres sont calomnieusement accusées du grossier péché d'ivrognerie.

Il est bien vrai, par exemple, que Londres, ville de quatre millions d'habitants, est bien vivante, bien bruyante et bien buvante le samedi soir jusqu'à minuit. Ses tavernes, ses cabarets, ses public-houses et ses tea-houses, ce jour là ou ce soir là sont pleins de fidèles des deux sexes qui ne se réunissent pas pour faire la prière; mais le lendemain, au jour saint du dimanche, la grande ville aux sévérités religieuses et protestantes ne travaille pas, ne s'agite plus, cesse de boire et ne commet plus aucune offense.

Elle prie et chante des psaumes dans ses temples.

IX

L'homme sérieux rit ordinairement peu, et la gravité de ses pensées et de ses préoccupations semble lui défendre de rire. Il croirait compromettre sa dignité et son caractère en riant. Quoi de plus futile que le rire?

Est-ce donc pour cela que le Français n'est pas considéré comme un homme sérieux?

Car le Français n'est pas l'homme d'une race sombre, triste, tétrique et bilieuse. Il ne paraît pas avoir été marqué au front du sceau de la réprobation et de la malédiction de l'homme qui ne rit pas ou qui rit amèrement. Il n'est pas venu au monde la tête la dernière en faisant la grimace.

Le Français, depuis le Marseillais qui a quelque chose du rire grec et le Gascon qui n'est point anthropophage, jusqu'au Normand qui fait le meilleur cidre, en passant par la Touraine et le Blésois où le vin ne fait pleurer personne, étant glorieux et généreux, le Français, généralement Gaulois sous son épiderme, rit et sait rire. Bien plus, par une incontestable supériorité sur les autres et par une vertu très précieuse qui rachète tous ses défauts, il permet très volontiers qu'on rie de lui. Il aura la réplique à point, et ce n'est pas un autre qui rira le dernier. Bien plus encore, avec la plus admirable philosophie qui fut onques, le Français rit de lui-même, prouvant ainsi que les hommes sérieux ou qui se croient sérieux sont plus ridicules que graves.

Pourquoi dans la vie, qui est une comédie humaine, verrait-il une tragédie toujours terrible, et s'il est des misères ici-bas et des larmes, pourquoi n'essuierait-il pas ses larmes avec un rire de consolation et de gaieté? Est-il bien sûr qu'on rie ailleurs?

Le rire, en tout cas, est souverainement social, de même que le *sourire*, le vrai sourire, est absolument divin, et le rire, comme l'a bien dit le poète latin, non seulement n'est point frivole ou ridicule, indigne d'un honnête homme qui se respecte, mais encore parfaitement moral, à moins qu'il ne soit grossier ou bête. Car *risus castegat mores*. Il corrige les mœurs. Et si vous ne saviez pas rire avec esprit et franchise de ceux qui sont vains, vaniteux, orgueilleux, quelquefois bourgeois, parfois plaisants, par hasard législateurs, docteurs et savants à l'occasion; si vous n'aviez point la comédie qui commence à Ménandre, qui se continue par Plaute et Térence, qui devient insurpassable et parfaite dans Molière, mais dans laquelle les Anglais n'excellent pas, la médecine, comme science, n'aurait pas fait de grands progrès dans le monde, et les hommes seraient cent fois plus vicieux, corrompus, mauvais, méchants, immoraux, insociables et incivilisés qu'ils ne le sont aujourd'hui. Ils se mangeraient encore ou adoreraient ceux qui sont les plus forts d'entre eux ou les plus vilains.

Victor Hugo, qui a admirablement compris les deux peuples qui ne s'aiment pas, qui ne boivent point la même liqueur et qui ne chantent pas la même chanson, les Français et les Anglais, a créé un singulier personnage dont on a ri, mais à tort croyons-nous, et qui est un véritable chef-d'œuvre. *L'Homme qui rit* du grand poète français est parfaitement anglais. C'est le rire tragique du défiguré.

En tout cas, soit dit en passant, et comme caractéristique du rire naturel et français, ordinairement loyal et bon, vif et sympathique, qui vient du cœur en passant par l'esprit, mais sans y avoir pris de la haine, le Français rieur chansonne également. Il est même le seul et véritable chansonnier qu'il y ait dans le monde. Il a fait de la chanson, depuis celle qui est bachique jusqu'à celle qui est lyrique comme l'ode, un vrai chef d'œuvre et tout un poème, se consolant volontiers de ne posséder aucun poème épique parfait. Mais le rire et la chanson sont de la même famille et procèdent du même esprit.

Et n'avez vous pas remarqué que la langue française, assurément la première du monde, est la seule dans laquelle on puisse chanter naturellement et sans faire la grimace?

Cependant, pour être juste, il faut dire que le Français, sous le dernier empire, a souvent chanté des chansons fort bêtes; et la république des opportunistes, gens de gouvernement très sérieux et très bourgeois, ne chante pas toujours comme il faut.

On boit maintenant beaucoup trop de bière en France, et la bière a le rire épais, la chanson lourde et l'œil terne.

Ce n'est pas la boisson de la France.

X

Non, quoiqu'il advienne, la bière ne sera jamais la boisson véritable et nationale de la France.

Par le Bordelais aux admirables vignobles, par la Bourgogne où la Côte d'Or distille le pomard et le chambertin, par la Touraine où le vouvray a des étincelles de pierre à fusil et où naquit Rabelais, par le petit vin blanc de la Moselle que les Allemands ne boiront pas toujours, par tous les vins, blancs ou rouges, modestes ou glorieux, mais tous précieux, que Dieu a libéralement donnés à la France pour qu'elle soit l'élue et la première des nations par l'esprit, par le cœur et par la sympathie universelle, c'est le vin, le vin seul et non la bière, qui est et qui doit être la boisson naturelle, vivante, fortifiante, généreuse et héroïque de la France.

N'est-ce pas le vin qui a fait la langue incomparable et l'esprit de la France, son génie, son œuvre éclatante et son merveilleux poème? Et qui donc a fait ses héros, ses grands hommes, ses demi-dieux et ses poètes?

C'est le vin qui a conservé la France.

Supprimant ce vin et ne lui laissant que l'eau de ses rivières et de ses fleuves, que devient son histoire, et que devient-elle elle-même parmi les autres nations?

Aussi, comme absurdité suprême, ne disons point que le vin est l'ivognerie ou la brutale ivresse.

Car le vin, comme civilisateur et comme moralisateur, est justement l'ennemi de l'ivrognerie et son antidote.

Outre ses vertus de cœur, de courage et de générosité, le vin possède une vertu d'honneur ou de morale supérieure qui vous garde contre l'abrutissement et vous sauve de la dégradation. Il est bienfaisant dans les limites de la raison, et le travail de l'homme trouve en lui son meilleur ami. Autant les peuples de l'alcool peuvent être durs et grossiers, pour abrutis et violents, autant ceux du vin sont gais, lants, chantants, joyeux et sympathiques, avec un enthousiasme qu'on aime à trouver dans l'homme de foi et de sincérité. Car le vin n'est ni incrédule, ni sceptique, ni menteur. Il y a beaucoup de croyance et de vérité dans le vin. *In vino veritas*. Quant aux vignerons, ils ne sont jamais ivrognes. Et quand la vigne, plantée par le patriarche et bienfaiteur Noé, donnera du vin à l'humanité tout entière, alors que tous les hommes de toutes les races porteront à leurs lèvres riantes la coupe de la liberté, de la délivrance et du salut, ne sera-ce pas le jour béni de l'universelle Alliance et de l'arc-en-ciel dans les cieux?

Le vin est un libérateur et un rédempteur.

C'est lui qui, alors que la joie est au cœur de l'homme, met le rire aux lèvres de cet homme; et si la femme a le sourire, comme aussi des roses à ses joues, croyez-vous que le vin ne soit pas un peu complice de ce sourire et de ces roses? Et parce que la Française boit du vin, pouvons-nous la déclarer vulgaire et laide, commune et sans grâce, sans esprit et sans sourire?

Oui, si la France a tous les rires qui ne soit ni méchants ni odieux, depuis le rire tout simple, tout naturel et tout franc dont la jovialité vous plaît, jusqu'au rire fin, malin, spirituel et philosophique qui ne manque pas toujours de sagesse et qui n'est pas toujours condamnable et malfaisant, *quia castegat mores* et fait peur à la sottise humaine, c'est que la grappe de la bénédiction mûrit et se dore aux coteaux ensoleillés de la France éternelle. Car la France vivra aussi longtemps que le vin sera son sang, son âme et sa foi, et que ses vignerons en sabots feront jaillir du pressoir de la patrie française la dive *Purée septembrale* que Rabelais adorait et avec laquelle il guérissait tous les maux et toutes les misères de l'humanité, l'hypocrisie comprise.

Est-ce que jamais peuple élu dans le monde et dans les temps, sans excepter les Grecs et les Romains eux-mêmes, parcourant ou plutôt montant la gamme entière des chansons, des comédies et des rires, a eu le rire de Rabelais, le rire de Molière, le rire ou mieux les rires de tous les génies, de tous les poètes et de tous les philosophes qui ont illustré la France et l'ont rendue aimable, vivante et sympathique pour tous ceux qui ne sont point tétriques, envieux, jaloux et buveurs d'eau?

J. GENTIL.

FEMMES ET FLEURS.

Des femmes ou des roses
Nouvellement écloses,
Quelles sont les plus roses?
.....
Les femmes ou les fleurs?

Tant pour leur nonchalance
Que leur prompte oubliance
Grande est la ressemblance....

Des femmes et des fleurs.

La femme est un désir
Et la fleur un plaisir
Qu'aimerais tu cueillir?

Dis: Des fleurs ou des femmes?

Moi qui suis amateur
Des choses de valeur
J'admire avec ferveur....

Les fleurs comme les femmes,

Car chacune est brillante,
Car chacune est tentante,
Et, tout aussi troublante....

La femme que la fleur!

Bref, en ce vil bas monde
Où la laideur abonde,
Rien n'est beau qu'une blonde

Qu'elle soit femme ou fleur!

MODES PARISIENNES.

CORSAGES NOUVEAUX.

Le corsage que porte le sujet à droite est en drap Henriette gris, avec manches en soie brochée de même couleur. Le tout est garni de dentelle blanche.

Le corsage au-dessous de ce dernier est en velours rubis et soie vert pomme, avec applications de dentelle et épaulettes en mousseline de soie blanche.

A gauche se voit un corsage en soie brochée vieux rose. La chemisette qui est drapée est en taffetas vieux rose, les revers en soie mauve, les ailes et la ceinture en taffetas noir.

La toilette de cachemire violet pourpre que porte le sujet de gauche a un corsage français drapé, garni de bandes de velours héliotrope recouvertes de dentelle beurre.

Chronique de l'Elégance.

Les ceintures dorées, très ornées, très brillantes, sont fort à la mode, cette saison, pour porter avec toutes les chemisettes. Ce sont des galons d'or que l'on brode à la russe, avec des perles de gros cabochons, des paillettes dont on forme des motifs et des rosaces divisant la ceinture par compartiments. Il en est entièrement en paillettes très brillantes en acier ou bronzées, cousues en écaille sur un tissu de caoutchouc qui s'allonge à volonté et qui font songer à l'éclat multicolore des carpes au sortir de l'eau.

D'autres sont en cuir revêtu d'un glacé nacré bleu et rosé: les ceintures de cuir fauve ou blanc à boucles revêtues de cuir pareil sont toujours très portées. On les choisit plutôt étroites pour bien cintrer la taille. Le cuir n'ayant pas la souplesse des rubans en hautes ceintures, il ne saurait convenir aux personnes dont la taille offre les gracieux contours de l'antique amphore, qui emprunte sa forme, dit-on, à la sveltesse des tailles de nymphes.

Une curieuse expérience.

Une curieuse expérience vient d'être faite par un Anversois. Ayant réussi à s'emparer d'une hirondelle nichant sous le toit de sa maison, il la marqua au moyen d'un peu de couleur et la confia au convoyeur qui partait dernièrement pour Compiègne, accompagnant les 250 paniers de pigeons voyageurs de la Fédération colombophile.

L'hirondelle y fut lâchée le lendemain à sept heures un quart en même temps que les pigeons, et prompte comme l'éclair, elle prit la direction du Nord, tandis que les pigeons décrivaient encore de nombreuses spirales en quête de leur direction.

Dès 8 heures 23 m. la "messagère du printemps" faisait son apparition à Anvers, et s'empressait de rejoindre son nid. Les premiers pigeons ne rentrèrent aux colombiers que vers onze heures et demie.

L'hirondelle avait franchi les 235 kilomètres en une heure sept minutes, soit avec une vitesse colossale de 3 455 mètres à la minute ou 207 kilomètres à l'heure. Les pigeons n'ont atteint qu'une vélocité de 922 mètres à la minute, représentant 57 kilomètres à l'heure.

AUTOUR D'UN GALA.

La représentation de gala qui a eu lieu, l'autre soir, à l'Opéra de Paris, en l'honneur d'Ambroise Thomas, coïncide avec la rentrée de Mme Melba sur la scène de l'Académie nationale de musique. La charmante cantatrice, écrit un feuilletonniste d'outre-mer, en nous rappelant l'autre jour qu'elle avait justement fait ses débuts à l'Opéra dans le rôle d'Ophélie, nous disait l'émotion qu'elle avait éprouvée, il y a quelques mois, à New-York, en apprenant la mort de l'auteur d'*Hamlet*.

—La nouvelle m'est allée droit au cœur, nous disait-elle. J'avais quitté le maître si heureux de cette reprise d'*Hamlet* qu'il avait fixée lui-même au mois de mai!

L'interprète d'Ophélie rappelait encore ce souvenir dernièrement, dans sa loge, à quelques intimes du maître. Mais elle dut s'interrompre, émue de nouveau.

—Ne parlons pas de cela! fit-elle. Je ne pourrai pas chanter......

Mme Ambroise Thomas, revenue à un meilleur état de santé, assistait à cette répétition, comme elle assistera, à la reprise de l'œuvre de son illustre mari, dans l'ombre discrète d'une baignoire, reconnaissante et fière du juste et magnifique hommage que vont rendre à la mémoire du maître les abonnés, les directeurs et les artistes de l'Opéra.

Un hasard heureux a permis de parcourir ces jours-ci plusieurs lettres écrites à Ambroise Thomas par quelques-unes de ses interprètes les plus illustres. Une de ces lettres a justement trait à *Hamlet*. Elle est de Mme Fidès-Devriès, qui a laissé sur la scène de l'Opéra d'impérissables souvenirs.

"Lisbonne, Hôtel Universel,

"Cher maître,

"Vous savez, par la dépêche envoyée à Heugel, le triomphe indescriptible d'*Hamlet*. Le trio, page si superbe, passait toujours inaperçu. On hurlait dans la salle, on ne voulait plus me laisser sortir de la scène. On l'a bissé, on a voulu le trisser, mais j'avais encore mon quatrième acte! Enfin, après des rappels à n'en plus finir, on a crié après le duo entre la Reine et Hamlet: "Devriès! Devriès!" Et il a fallu revenir plusieurs fois. J'étais déjà prête pour le quatrième acte, c'est à dire tout habillée, avec mes fleurs......

"Le quatrième acte a été enlevé comme jamais je ne l'ai enlevé. Vous savez que je suis sévère pour moi. Si je vous le dis, vous pouvez me croire. Interrompue à chaque phrase! jamais je n'ai vu cela. Toute la salle debout, les mouchoirs sortis des poches! Leurs Majestés, debout, applaudissant! J'étais éreintée et malade de saluer....

"On veut me garder de force. Mais j'ai promis mon concours à l'Opéra. La presse est une merveille. On a dit les "Devriès et Carvalho" comme style (excusez du peu, comme disait Rossini). Enfin, cher maître, voilà une belle bataille de nouveau à notre actif et je suis heureuse de vous donner cette joie.

"J'espère que vous allez tous bien. Quel pays! quel climat ici! C'est merveilleux. Et quel public! très connaisseur et fou de musique! Il n'y a pas de claque ici.... Le public s'en acquitte avec *furia*.

"Votre affectionnée

"FIDÈS-DEVRIÈS."

N'est-elle pas charmante, cette lettre, et de l'actualité la plus imprévue!

⁂

Mais en voici une autre d'une actualité tout aussi piquante au lendemain de la rentrée de Mlle Marsy, au Théâtre Français, dans le rôle de Mlle Hackendorf de l'*Ami des femmes*. La lettre est l'incomparable interprète de *Mignon* et de *Carmen*, Mme Galli-Marié:

"Cher monsieur Thomas,

"Voici votre petite Mignon, en vraie quémandeuse! Prêtez lui votre meilleure oreille. Il s'agit des examens de comédie qui ont lieu mardi prochain. Je voudrais bien que vous donniez votre voix à Mlle Marsy pour qu'elle ait la bourse. C'est une charmante jeune fille pleine d'avenir. Elle est dans la classe de Delaunay, qui en est très content. Elle concourt dans une scène du *Mariage de Figaro*.

"Je n'ai jamais abusé de votre précieuse amitié, je ne vous ai jamais tourmenté pour personne et si vous voulez me faire un grand plaisir, vous accueillerez bien ma demande, sans cesser d'être juste comme vous serez à même de le voir aux examens.

"J'espère que vous serez tout à fait bon comme je vous ai toujours connu et que nous aurons votre puissant appui. Et je vous en remercie de tout cœur, comme si c'était pour moi.

"Croyez-moi toujours, cher monsieur Thomas, votre plus dévouée

"GALLI MARIÉ."

On ne saurait recommander quelqu'un de plus gentille façon. Le maître a dû se laisser toucher, dans la circonstance, avec d'autant plus de bonne grâce que la jeune protégée de Mme Galli-Marié était digne de la requête qu'on présentait en sa faveur. L'avenir allait le montrer surabondamment.

Mais un souvenir en appelle un autre. Et c'est encore une "Mignon" qui nous l'offrira. Le petit billet qui suit, de Mlle Van Zandt, rappelle ses débuts à l'Opéra-Comique, dans l'exquise partition d'Ambroise Thomas:

"20, Blenheim Road, St John's Wood, "ce 23 mai 1880.

"Mon cher "maëstro,"

"J'avais l'intention d'aller serrer la main à mon glorieux maître avant de quitter Paris, mais M. Heugel m'a dit que vous étiez parti pour la campagne, et j'ai dû m'en aller sans vous avoir remercié pour toutes les bontés que vous avez eues pour moi. Je ne pourrai jamais vous exprimer ma gratitude ni vous dire combien je me sens flattée de la manière bienveillante dont vous m'avez indiqué le rôle de Mignon et j'espère que vous avez été content de moi....

"Maman vous prie d'accepter ses meilleurs compliments. Croyez-moi votre petite amie bien dévouée.

"Marie VAN ZANDT."
(Mignon.)

⁂

Enfin, cette autre lettre d'une autre interprète, Mlle Adèle Isaac, la cantatrice qui faisait, il y a une dizaine d'années, les beaux soirs de l'Opéra-Comique:

"Paris, 30 décembre 1885.

"Cher grand maître,

"Je voulais aller vous voir pour prendre rendez-vous afin que nous puissions voir ensemble le *Songe d'une nuit d'été*, et les nombreuses représentations des *Contes d'Hoffmann*—six fois en dix jours—m'empêchent de réaliser mon projet. Lorsque M. Maurel jouera *Zampa*, j'espère être moins occupée. Et si alors, il vous est possible, malgré la fatigue occasionnée par les examens, de me donner une heure ou deux, vous me feriez grand plaisir.

"Que la reprise du *Songe d'une nuit d'été* soit aussi éclatante que l'œuvre en est digne et que nous trouvions, chacun de notre côté, une consolation pour les chagrins passés. Qu'Elisabeth venge Françoise! J'ai confiance et je suis sûre que tout ira bien.

"A bientôt, cher maître, le plaisir de vous voir et recevez l'assurance de mes meilleurs sentiments.

"ADÈLE ISAAC."

Mlle Isaac faisait allusion à *Françoise de Rimini* si froidement accueillie à l'Académie nationale de musique et qui—curieux retour des choses d'ici-bas—devait donner à l'illustre compositeur sa dernière joie artistique. Ambroise Thomas est mort, en effet, au lendemain du grand succès qu'obtinrent les fragments de cette œuvre aux récents concerts de l'Opéra. Cette joie avait été précédée d'une joie plus grande encore, la millième de *Mignon*, dont cette lettre de Mme Viardot à Mme Ambroise Thomas nous rappelle le souvenir:

"10 mai.

"Ma chère amie,

"J'espère que l'on ne m'oubliera pas le 11, et que je recevrai l'invitation de venir joindre mes applaudissements enthousiastes à ceux qui retentiront à la millième représentation de *Mignon*. Quelle belle émotion nous attend tous ce soir-là! Il vous faut faire grande provision de forces pour la supporter.

"Mille tendres et affectueux souvenirs à tous les deux de votre amie bien dévouée.

"PAULINE VIARDOT."

Ce fut le soir triomphal entre tous dans la carrière d'Ambroise Thomas. Puisse le gala de l'autre soir en rappeler l'éclat!

PENSÉES.

Les femmes, bien plus que les hommes, ont le culte des amoureux souvenirs.

LOUIS DESNOYERS.

Il peut être juste, sinon de mal parler au moins de mal penser d'une femme, de Madame A.... ou de Madame Z........ mais il ne saurait l'être d'avoir une mauvaise opinion des femmes en général, car, si l'une nous trahit, l'autre nous console.

Ce qui fait qu'on peut pardonner à beaucoup de femmes de n'avoir pas le sens commun, c'est que, chez elles, c'est le cœur qui est le fou de la maison.

P. J. STAHL.

Les erreurs de la femme viennent presque toujours de sa croyance au bien ou de sa confiance dans le vrai.

Règle générale, à laquelle du moins je n'ai guère vu d'exception: les hommes supérieurs sont tous "les fils de leur mère"; ils en reproduisent l'empreinte morale aussi bien que les traits.

MICHELET.

ANNIVERSAIRE —DE— REINE.

Souvenirs inédits sur la reine Victoria.

L'Angleterre a fêté l'autre jour le soixante-dix-huitième anniversaire de la reine Victoria, hier encore l'hôte de la France. Ce mois-ci, elle aura à célébrer une autre date mémorable dans les annales anglaises, celle de l'avènement de Sa Majesté au trône, dont ce sera le cinquante neuvième anniversaire. Et à ce souvenir, une anecdote de la jeunesse de la Reine revient en mémoire, une anecdote gracieuse et touchante.

C'était le 20 juin 1837. Guillaume IV, roi d'Angleterre, venait de mourir. Lord Melbourne, alors premier ministre se rendit au palais de Kensington pour annoncer à la jeune princesse Victoria l'événement qui l'élevait au trône. Il était quatre heures du matin. Le peintre Winterhaller a fixé le souvenir de cette scène curieuse dans le frais et délicat tableau où il nous montre la jeune princesse se levant pieds nus, en toilette de nuit, pour recevoir de la bouche du premier ministre d'Angleterre, l'annonce de son avènement au trône.

La première pensée de la jeune Reine fut pour sa tante, la reine Adélaïde, veuve du monarque qui venait de mourir. Elle s'assit à son secrétaire et lui écrivit une lettre débordante de tendresse, d'une grâce ingénue, délicate et fine, une de ces lettres comme seules les jeunes filles savent écrire.

Et, prenant une enveloppe, elle mit la suscription: "A Sa Majesté la reine Adélaïde."

Lord Melbourne, ayant pris la lettre, sourit, et s'inclinant, dit:

—Votre Majesté me permettra-t-elle de lui faire une petite observation? La lettre est vicieuse dans sa forme. La reine d'Angleterre a seule le droit au titre de Majesté. Et la reine d'Angleterre, ce n'est plus la reine Adélaïde, c'est vous.

La jeune Reine leva ses grands yeux encore humides de larmes sur son premier ministre et, gravement, fit:

—Vous avez raison. Mais pensez-vous que je puisse être la première à le lui rappeler?

Trois ans après, la reine Victoria épousait son cousin, le prince Albert de Saxe-Cobourg-Gotha. Le jeune couple allait habiter tour à tour Windsor, Balmoral, Osborne et le palais de Buckingham à Londres. C'est dans cette dernière résidence que se place cette anecdote, qui remonte aux premières années de mariage de la Reine et du prince consort.

Le Prince, dont les avis étaient généralement écoutés, en raison de leur sincérité éprouvée et de leur sagesse, se trouva un jour en opposition formelle avec la Reine sur une question de politique étrangère. La discussion ayant été un peu vive, la jeune Reine quitta le prince avec humeur, disant tout haut son sentiment.

Deux heures après la Reine venait frapper à la porte du Prince con-

---

Je l'ai conservé par faiblesse et en ce moment j'y reviens par faiblesse encore. Faiblesse, faiblesse. Mon Dieu! toute ma vie sera donc dominée par ce mot.

C'est par faiblesse que j'ai aimé, donnant du premier coup tout mon cœur à cet homme qui l'a méprisé et déchiré.

C'est par faiblesse que je suis entrée dans ce cloître, abattue à la première blessure et trop lâche pour continuer la lutte de la vie. C'est par faiblesse que ne trouvant pas ici le calme que j'espérais, j'y suis restée, étouffant sous ces murailles, me tordant sous la douleur et sans force pour déchirer cette robe, pour ouvrir cette porte.

C'est par faiblesse enfin que ce matin j'ai prononcé des vœux qui m'attachent ici pour toujours, qui me séparent à jamais de tout ce que j'ai connu, de tout ce que j'ai aimé.

Et à cette heure, où je ne m'appartiens plus, où il ne m'est plus possible de faire aucun rêve pour l'avenir, le passé m'appartient radieux, même avec ses souffrances, surtout peut-être avec ses souffrances. Oui je voudrais revivre encore, souffrir comme j'ai souffert et ce n'est plus possible. Désormais, ma vie s'écoulera éternellement longue et triste infiniment, sans imprévu, sans joie, sans espoir.

Elle s'écoulera *calme* et *heureuse*, diront les amies que j'ai quittées.

Oh! l'atroce comédie l'horrible dérision. Calme!.... Je n'ai pas vingt ans et je suis morte pour le monde, enterrée déjà, mon corps vit plein de jeunesse et de force, et quoique meurtri mon cœur bat comme il battait hier, comme il battait il y a un an.

Calme et heureuse, mais pour cela il me faudrait perdre la mémoire, il me faudrait oublier, il ne faudrait plus que le souvenir de Georges soit là toujours, partout, me suivant à chaque pas, ne me quittant jamais ni le jour ni la nuit, me harcelant, me torturant sans repos, sans trêve.

Priez, m'a dit l'aumônier, et j'ai prié. Pendant un an j'ai lutté, pendant de longues heures agenouillée sur le marbre jusqu'à ce que mon corps en soit brisé, mes yeux lisaient mon livre d'heures, mes lèvres récitaient le chapelet et malgré mes prières et malgré moi, mon esprit allait vers lui attiré invinciblement.

Et aujourd'hui, je comprends que j'aurai beau faire, que je me débattrai en vain, mon âme est liée à l'âme de Georges, rien ne les séparera jamais. Je le sens, je souffrirai toujours et.... cette souffrance sera ma seule consolation.

Oui, je confesse ma lâcheté; que Dieu qui lit au fond des cœurs me juge, mais j'aime cet homme encore, malgré tout, avant tout, et je l'aimerai jusqu'à la fin.

Que Dieu me juge, qu'il juge toute ma vie faite de peines et de tristesses. Que Dieu me juge et qu'il me condamne si mon âme blessée jusqu'à la mort n'a pas droit au cri de douleur qui lui échappe aujourd'hui

Qu'ai-je fait pour souffrir ainsi? Quel terrible péché ai-je à expier? Pour qui suis-je condamnée, moi innocente?

Quelles joies ai-je eues dans ces vingt années de jeunesse que l'on dit si belles?

Oh! si j'avais eu ma mère près de moi, j'aurais été dans ses bras à l'abri de la souffrance, me semble-t-il; sur son cœur le malheur eût pas osé m'atteindre. C'est pour cela sans doute que Dieu l'a prise puisque ma vie devait être toute d'épreuves, et au ciel ma mère doit pleurer, si de là-haut elle peut voir sa fille.

De mes longues années de couvent, je n'ai conservé que des souvenirs tristes, avec toujours au cœur le besoin d'aimer, d'être aimée.

Le premier jeudi de chaque mois était pour moi une journée douloureuse entre toutes. C'était jour de sortie et chaque coup de sonnette me faisait tressaillir comme si j'avais attendu quelqu'un. Puis lorsque la sœur avait appelé l'une d'entre nous, et que je la voyais partir souriante et heureuse, appuyée confiante sur sa mère, je ne sais sous l'influence de quel sentiment—envie ou jalousie—mon cœur larme à larme saignait et la nuit, seule sur terre, je rêvais de quelqu'un qui m'emmènerait un jour et qui m'aimerait aussi.

Une fois par an, une grand'tante venait me chercher et c'est avec regret que je quittais le couvent, car près d'elle je trouvais encore moins d'affection et de tendresse peut-être que je n'en trouvais à la pension où je me sentais si seule pourtant.

Combien de fois ne me suis-je pas jetée dans ses bras, désirant un baiser, implorant une caresse, un mot doux et câlin comme j'en avais entendu dire quelquefois à d'autres.

Et toujours c'était avec la même indifférence, la même froideur que ma tante, ne comprenant pas, déposait sur mon front le baiser machinal et hâtif qui me glaçait toute.

J'atteignis ainsi dix-huit ans, l'âge des rires, des chansons et des rêves, sans avoir connu autre chose que l'amitié banale touchant l'indifférence que l'on rencontre un peu partout au caprice des connaissances de pension.

Cette année-là à la fin d'août, c'est-à-dire un mois avant la rentrée au couvent où je devais encore passer un an, j'étais à la campagne chez ma tante quand je reçus une lettre d'Yvonne. De toutes mes compagnes, Yvonne était celle pour laquelle j'éprouvais le plus de sympathie. De nous toutes, c'était la plus gaie, la plus espiègle, la plus folle; elle se donnait à tout avec passion, mais son caractère capricieux la faisait se reprendre bien vite pour se donner à autre chose avec la même fougue. Elle aimait comme elle faisait tout, avec emportement, et.... cela durait quinze jours.

C'est à un de ses heureux accès, sans doute, que je dus de recevoir une lettre m'engageant à aller passer une quinzaine chez ses parents.

—Nous avons quelques amis, me disait-elle, et nous nous amuserons bien.

Ce fut avec appréhension que je montrai cette lettre à ma tante, je craignais qu'elle ne refusât. Au contraire, elle accepta facilement de me laisser partir et aussitôt je me mis avec bonheur à mes préparatifs. Ce voyage sur lequel je ne comptais guère m'amusait, me rendait heureuse d'avance.

....Les parents d'Yvonne furent charmants pour moi et tout de suite je me trouvais à l'aise avec ces gens que je ne connaissais pas la veille. Ma petite Yvonne était plus gentille que jamais et Georges, son frère, était pour moi plein d'attentions et d'empressement. Nous partions parfois en de folles courses dans le parc et je me prenais à rire quelquefois comme jamais je n'avais ri.

Il arriva ce qui forcément devait arriver et lorsque Georges me dit qu'il m'aimait, je sentis mon cœur se dilater dans une joie, une béatitude infinie qui m'étouffait, me donnait le besoin de pleurer. Aimée! aimée! j'étais donc aimée! Mon cœur à ce mot bondissait, battait comme jamais il n'avait battu, et tout entier se donnait irrésistiblement à celui qui pour la première fois l'avait fait tressaillir ainsi.

Oh! le bonheur intense des premiers serments, les mains pétrissant les mains, les yeux dans les yeux, cœur contre cœur, tout l'être aspirant ce parfum troublant fait de l'haleine des fleurs qui s'endorment, des feuilles lasses qui se penchent, s'évaporant de la terre tout entière qui se repose. Ce bonheur des chuchotements plutôt devinés qu'entendus, troublés parfois par le pépiement d'un oiseau qui rêve je l'ai ressenti dans toute sa force, et en l'évoquant, mon cœur bat encore plus vite.

Il dura trop peu hélas; mais en rentrant au couvent, j'emportais assez de joie pour une année entière. Elle s'écoula, cette année, comptée par moi jour par jour et lorsque l'heure de la sortie arriva, je sentis un attendrissement subit à quitter ces murs entre lesquels j'avais vécu depuis un an mon seul et beau rêve d'amour.

J'avais obtenu de ma tante de passer quelques jours chez Yvonne qui, elle, n'était pas rentrée avec moi l'année précédente.

En arrivant, je cherchai Georges des yeux. Il n'était pas là. Je m'informai de sa santé auprès d'Yvonne.

—Mon frère va bien, me répondit-elle indifférente, il est au bois et rentrera sans doute pour dîner.

Au bois! quand il savait que j'arrivais. Sans chercher à comprendre, mon cœur instinctivement se serra.

Il rentra et souriant me tendit la main comme à une personne quelconque rencontrée la veille. Il sortit après dîner, il sortit le lendemain, il sortit chaque jour. Il ne cherchait pas à me fuir, il ne faisait rien pour me rencontrer. Il était avec moi poli comme avec tout le monde et rien de plus.

Et pendant ces quelques jours, je compris qu'il ne m'aimait plus, que j'étais devenue pour lui indifférente, qu'il avait oublié ce que moi je n'oublierai jamais.

Je ressentis alors toutes les tortures que l'on peut souffrir, et pauvre chose brisée, sans force pour essayer de reconquérir celui que j'aimais jusqu'à la mort, je m'enfuis chercher un abri quelque part, n'importe où.

C'est ici que je suis revenue attirée par le souvenir. Je n'y ai pas trouvé le calme, puisque je n'y ai pas trouvé l'oubli.

Plusieurs fois, j'ai voulu en sortir, mais le peu que j'ai vu de la vie m'a fait peur. Et puis, à quoi bon; ici ou ailleurs, chaque journée ne sera-t-elle pas pour moi une journée de souffrance?

Je comprends aujourd'hui la volupté avec laquelle certains religieux enlèvent chaque jour une pelletée de terre à leur fosse. Dieu aura peut-être pitié de moi. Il comprendra peut-être que j'ai assez souffert et que je souffre assez pour avoir droit à la mort.

Je vais accomplir encore un sacrifice en me séparant de toi, mon cher petit cahier, mon dernier confident, qui seul pourrait me parler des choses passées.

Va, tu es bien assez lourd de mes larmes et tu ne pourrais supporter le poids de celles que j'ai encore à verser. Personne ne te verra, personne ne te lira et plus tard, lorsqu'il ne restera de la pauvre Nina qu'un petit tas de cendre, guère plus gros que celui que tu vas former tout à l'heure, les personnes qui l'auront connue diront en parlant d'elle:

—Elle a choisi la meilleure part, elle a été heureuse.

Ouvert par:
LÉON MALICET.

FEUILLETON.

LA BARBE DU SERGENT.

A deux lieues de Fougères, les Chouans avaient attaqué,—en nombre écrasant à leur habitude,—et contraint à rebrousser chemin un faible détachement de la 19e légère qui s'en retournait à Vitré. Séparés du gros de la troupe puis serrés par une bande de paysans qui s'était jetée à leur poursuite, le sergent Dubois et le tapin Lajasson avaient réussi à se réfugier dans une ferme dont les habitants avaient dû fuir au bruit de la bataille, et, là, s'étant retranchés dans la salle basse, ils attendaient philosophiquement un assaut inévitable, ne comptant guère qu'on leur laissât la faculté de déguerpir.

Blond et rose, haut comme ma botte, gros comme le poing, gamin futé et frétillant, le tapin formait le plus amusant contraste,—contraste de roquet à terre-neuve,—avec son camarade le sergent. Ce dernier, lui, avait six pieds,—six pieds, trois pouces et des lignes,—des épaules formidables, une paire de poings à assommer un bœuf, ainsi du reste qu'une paire de pieds qui n'avaient rien à leur envier. Le sergent ne parlait pas, il rugissait. Signe particulier: sa